

VUES PROTESTANTES SUR LES SÈCTES CHRÉTIENNES EN AFRIQUE

Parler des sectes chrétiennes en Afrique revient à parler de la pénétration du christianisme en Afrique. Or, celui-ci a pénétré dans le continent dès le début de son expansion. Parler des sectes, c'est suivre son développement à travers les siècles.

Mais il ne s'agit pas de retracer l'histoire de cette pénétration chrétienne, tant dans ce qu'on appelle l'Afrique blanche que dans l'Afrique noire, mais de repérer les mouvements religieux que l'on peut qualifier de deux mots, selon que l'on part du latin ou du grec, sectes, de *secare*, ou schismes, de *schizein*.

Avec cette restriction, l'aspect de l'histoire du christianisme en Afrique que nous voulons mettre plus particulièrement en lumière se ramène, non pas à trois vagues, comme c'est le cas pour la pénétration elle-même, mais à deux grandes périodes, soit, en très gros, les quatre ou cinq premiers siècles, puis les trois derniers de l'ère que nous vivons et qui a débuté à la Nativité. En effet, pour notre sujet, la période intermédiaire, celle de la vague du XVI^e siècle a été presque insignifiante.

Et cela fournit la charpente de notre exposé; deux grandes parties historiques, que nous ferons suivre d'une troisième portant quelques considérations sur les sectes et leurs conditions d'apparition.

I. L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

Voyons donc cette première période, que nous connaissons tous bien puisqu'elle appartient à l'histoire de l'Église universelle et qu'elle en constitue à bien des titres un des chapitres essentiels.

La pénétration chrétienne en Afrique se fit à partir de la Palestine, de l'Asie Mineure et de l'Italie, car la Rome des César exerçait son emprise sur le pourtour sud-occidental de la Méditerranée. On y parlait grec et latin. Les langues locales, indigènes, bien que vivantes, étaient un peu méprisées. C'est dans un port, Alexandrie, fier de son phare, de son université (musée), de sa bibliothèque, que s'établit, à côté de la synagogue juive, la première communauté importante. Mais, dès 180, on signale le martyre de saint Speratus à Scilli, en Numidie proconsulaire, c'est-à-dire en Tunisie.

C'est au cours de ces cinq premiers siècles que l'empire hésite à fixer sa capitale successivement à Rome, à Milan, à Byzance-Constantinople; que les métropoles épiscopales se disputent la prééminence : Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Rome, Carthage, Chalcédoine, et que, après les persécutions de plus en plus sanglantes de Septime-Sévère, de Dioclétien, et autres, l'empereur Constantin s'instaure protecteur et régente une Église plus ou moins consentante.

C'est l'époque où la Synagogue, possédant déjà depuis trois siècles la traduction grecque des Septante, se met à rédiger la Mishna; où s'élabore le Nouveau Testament et où l'on commence à la traduire en syriaque, en copte, en latin (saint Jérôme et la Vulgate). Ces cinq siècles, fort agités sur le plan politique furent une période de recherche et de formulation théologiques que viendront sanctionner les grands conciles œcuméniques, Nicée, Constantinople, Éphèse et Chalcédoine. C'est pendant ces cinq siècles que vécurent en Afrique des Pères de l'Église, ceux d'Alexandrie, comme Clément, maître d'Origène, puis son disciple Denys; ceux de Carthage, comme Tertullien, Cyprien, à qui l'on doit la théorie de l'épiscopat et de la primauté du Concile, puis saint Augustin, évêque de l'Ifrikya à Hippone (Bône), qui apprit sans se troubler le sac de Rome par les Wisigoths d'Alaric, et mourut, lors du siège d'Hippone par les hordes vandales de Genséric, en 430.

C'est pendant ces périodes d'instabilité, de grandes invasions, de persécutions et de fanatisme, alors que le panthéon gréco-romain et les dieux importés finissent de mourir et que l'on commence à refuser le culte des César divinisés, que se présentent des religions syncrétiques. C'est alors que se développe comme un tout le christianisme africain, européen et oriental, qu'il

élabore et formule sa foi, mais aussi qu'il assiste à la naissance de sectes chrétiennes et les dénonce comme erreurs pernicieuses.

Sans les passer toutes en revue, nous allons en mentionner rapidement quelques-unes, bien connues, qui fournissent des repères utiles pour jauger les sectes contemporaines d'Afrique ou celles qui viennent nous interpeller ici-même en France; ce sont : le donatisme, le nestorianisme, le monophysisme et le pélagianisme.

Le donatisme

Le donatisme est toujours d'actualité en Afrique car des questions du même ordre s'y posent fréquemment, à cause de persécutions malheureusement actuelles. Lors des premières grandes tribulations, il y a en Égypte, parmi les chrétiens, les martyrs courageux et les « faibles », qui eux-mêmes se subdivisent en *lapsi*, apostats, et en *traditores*, ceux qui ont livré des livres ou des objets de piété aux persécuteurs. Quand l'orage est passé, ces gens demandent leur réintégration, et l'Église peut avoir deux attitudes : la position dure et intransigeante, refus formel de recevoir « ceux qui ont trahi le Saint Esprit »; la position douce, mansuétude pour les égarés qui manifestent un repentir sincère.

Un Numide, Donatus, qui recrute des partisans parmi les pauvres ruraux de l'intérieur, s'en prend à l'évêque d'Alexandrie et lui reproche son indulgence d'homme riche, de romanisé, d'habitant de la ville. Le conflit religieux, sans qu'on puisse l'y réduire, a un arrière-plan racial et socio-économique, il camoufle un conflit de classe. Là-dessus se greffe une autre question : un évêque a reçu, un peu hâtivement, la consécration d'un autre évêque soupçonné d'être *traditor*. Constantin intervient et prend heureusement le parti des tolérants. Et l'on reconnaît, une fois pour toutes, que la validité d'un sacrement tient à la régularité de son institution par le Seigneur Jésus et la présence de la communauté où il est administré et non à la dignité (ou l'indignité) de celui qui l'accomplit.

Le nestorianisme et le monophysisme

Autres sectes qui apparaissent dans ce creuset religieux que constituait l'Égypte de cette époque : le nestorianisme et le

monophysisme, issus tous deux d'une même question dogmatique, celle des deux natures, divine et humaine de Jésus. Une première réponse est : il y a juxtaposition des deux natures en Jésus et chacune reste distincte. La nature humaine de Jésus est restée inchangée, donc il n'a pu être le Sauveur. Marie n'est que mère du Christ (*christotokos*) et non *théotokos*, mère de Dieu. C'est la thèse de Nestorius. Une autre réponse est : la nature de Dieu est telle qu'elle n'a pu que transformer du tout au tout la nature humaine de Jésus. C'est la thèse monophysite qui insiste (trop) sur la divinité de Jésus. Eutychès allait jusqu'à dire : la goutte de miel (l'humanité de Jésus) s'est totalement dissoute dans l'Océan (de la divinité du Père).

C'est pour trancher à ce sujet que se réunirent deux conciles. Éphèse, en 431, où Nestorius demanda qu'on renonce à l'expression *théotokos*. On parvint à un accord sur un texte commun : « les deux natures sont unies en Christ sans confusion ». Mais Eutychès proposa son ultra-monophysisme et le concile de Chalcédoine, en 451, posa l'affirmation que les deux natures en Jésus sont à égalité : humanité entière, divinité entière, et que leur union en lui est proprement le mystère de l'Incarnation. En même temps, contre les Nestoriens, il affirmait qu'en Jésus il y a deux natures sans division ni séparation, et contre les Monophysites, qu'elles sont sans confusion ni changement.

Mais la *rabies theologica*, cette rage qui fait s'entredéchirer les théologiens, ne fut pas guérie pour autant. Les Monophysites ont subsisté surtout en Égypte et en Éthiopie, où, au nombre d'environ sept millions, ils constituent, non plus une secte, mais l'Église copte.

Le pélagianisme.

La dernière secte que nous verrons, et qui est davantage une hérésie qu'une secte, est connue sous le nom de Pélagianisme, du nom du moine breton, Pélage, venu en Afrique en 411. Il s'est beaucoup disputé avec saint Augustin. Contre Pélage qui soutenait (en très gros) qu'on peut se justifier par une vie sainte et des œuvres pies, Augustin, s'appuyant sur l'Écriture Sainte, affirmait que le salut est donné par Dieu par pure grâce, *sola*

gratia, que nos œuvres n'interviennent pas. (Ce qui fut repris par le théologien Jansenius (1585-1638) dans son « Augustinus » qui donna naissance au Jansénisme). En fait, ce qui prédomina dans la chrétienté après, et malgré, Augustin, c'est l'opinion (Jean Cassien + 435; Vincent de Lérins + 450) que la volonté de l'homme vient en concordance, en synergie avec celle de Dieu pour le salut de l'homme. Que la volonté du bien n'a pas été irrémédiablement corrompue par la Chute et qu'elle se surajoute à la grâce qui n'est pas irrésistible. Opinion qui prévalut jusqu'à Luther qui affirma, en opposition à la doctrine du salut par les œuvres, le salut par la foi seule, *sola fide*.

Mais aussi porté qu'on puisse être à la polémique, sur les bords de la Méditerranée ou les rives de la mer Rouge, ces querelles à propos de Dieu ou sur la Trinité avaient préparé les esprits à accueillir une simplification drastique de la foi, qui se formula ainsi : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète. » Et de 622 à 632, le message du fondateur de l'Islam fut recueilli par ses fidèles qui, munis du sabre et de la « vraie foi », en cent ans, allèrent le propager jusqu'à l'extrémité occidentale du Maghreb, passèrent en Espagne où ils s'installèrent pour huit siècles, et ne furent arrêtés que de justesse par Charles Martel, en 732, à Poitiers.

La vague musulmane réduisit à rien le christianisme pied-noir, latin, d'Afrique du Nord, car solidaire des institutions et de la langue latines, il fut balayé avec elles. Le christianisme ne s'était pas enraciné parce que les populations n'avaient pas eu connaissance directe des Écritures Saintes dans leurs langues. Il ne fut solide que là où la Bible avait été traduite, c'est-à-dire en Éthiopie, dans l'Égypte copte, monophysite. Mais elle ne l'avait été ni en punique, ni en berbère, et saint Augustin ne savait (admirablement d'ailleurs) que le latin, mal le grec, et ne pouvait prêcher à ses ouailles de la campagne qu'avec un interprète!

L'Islam mit donc un terme au christianisme en Afrique, au VII^e siècle, sauf dans les royaumes de Haute-Égypte et d'Éthiopie.

Comme je l'ai signalé, la seconde vague chrétienne en Afrique n'a eu à peu près aucun retentissement durable. La tentative du royaume chrétien de San Salvador (Mbanza Kongo) dans l'embouchure du Zaïre, avec le roi Alfonso I^{er}, dura à peine plus d'un siècle. Les essais vers l'Angola, vers la côte orientale (Mombassa) avortèrent. Les tentatives sur la côte ouest de Madagascar ne menèrent à rien. On peut penser que les méthodes

missionnaires, brutales et intolérantes, concomittantes à l'esclavage, n'étaient pas adaptées à l'Afrique.

II. L'ÉPOQUE MODERNE

Un mouvement d'une tout autre ampleur se développa aux XVIII^e et XIX^e siècles dû à des progrès scientifiques et technologiques : astronomie, horlogerie, cartographie, navigation, etc., qui permirent les grands voyages d'exploration scientifique, en même temps que l'*intelligentsia* de l'Europe s'acheminait vers le siècle des Lumières et commençait à se poser des questions au sujet de l'esclavage. Ces voyages amenèrent certains explorateurs à découvrir le « bon sauvage » (Lahontan), ce qui fit rêver les intellectuels et, avec J.-J. Rousseau, les persuada que l'homme naît bon et que la société le pervertit; ce qui fit également tressaillir les âmes pieuses qui pensèrent qu'à ces bons sauvages, non corrompus par notre civilisation, il ne manquait, pour être parfaits, que de connaître l'Évangile. Il ne restait qu'à le leur apporter. D'où, dans les milieux protestants, en même temps que le grand « Réveil » religieux (*Revival*), la naissance de toutes sortes de sociétés de missions, tout à fait séparées, privées et – c'est un trait distinctif des missions protestantes – distinctes des buts de la colonisation nationale, telle que la pratiquait la France, par exemple, jusqu'alors au Québec, en Louisiane ou aux Isles.

Il faudrait également remettre en mémoire, l'arrière-plan que constituent les luttes pour la suppression de la traite (Wilberforce et Clarkson), puis la suppression de l'esclavage (pasteur Schoelcher et cardinal Lavigerie); se remémorer les grandes personnalités et les politiques coloniales européennes de ce XIX^e siècle qui vit Napoléon I^{er}, Léopold II, Disraéli, Bismarck, Jules Ferry et la Conférence de Berlin (26 février 1885) qui organisait le partage de l'Afrique sans tenir compte des habitants, selon les initiatives, plus ou moins officielles, d'explorateurs comme René Caillié, Livingstone, Savorgnan de Brazza, Stanley, Carl Peters, Lüderitz, Serpa Pinto, etc.

Missions protestantes et catholiques

Pour rester sur le plan des mouvements religieux, on assiste à la création de la *London Missionary Society* (1795), de l'*American Board of Commissioners for Foreign Mission* (1810), de la Société des Missions Évangéliques de Paris (1823), et de bien d'autres, qui formaient spécialement leur personnel pour l'œuvre apostolique. On leur enseignait en particulier à transcrire convenablement les langues indigènes restées orales, afin que, sans aucun retard, ils puissent traduire les Saintes Écritures. Ce fut le cas à Madagascar, où les premiers missionnaires arrivés en 1818 avaient traduit et imprimé l'ensemble de la Bible en malgache dès 1835.

Malgré une mortalité effrayante, par paludisme et dysenterie, ces pionniers faisaient parvenir des bulletins de victoire tels qu'ils « émurent à jalousie » les Congrégations catholiques et que, bientôt, les Ordres religieux missionnaires (Société des Missions étrangères, Lazaristes, Spiritains, Jésuites, réanimés par Pie VII en 1816, etc.), affaiblis pour longtemps, en France du moins, par la Révolution, envoyèrent de nouveaux effectifs et que de nouvelles organisations virent le jour. Entre 1830 et 1880, rien qu'en France, on peut compter plus de quarante instituts nouveaux, une douzaine pour les hommes, une trentaine pour les femmes. Il conviendrait de parler de Pauline Janicot, du « sou missionnaire », origine ou modèle de l'Œuvre pour la propagation de la Foi (Lyon, 8 mai 1823), de Mlle du Chesne, à Orléans, avec ses ouvriers pour l'Œuvre apostolique. En 1843, Mgr Fortin-Janson crée l'Œuvre de la Sainte-Enfance, pour le « rachat et l'éducation d'enfants abandonnés ». Il y a aussi l'Œuvre de Pierre Apôtre, fondée par Jeanne Bigard, qui fournissait des bourses pour les séminaristes indigènes, etc.

Ce dernier point me paraît un des traits qui différencient les deux styles de mission : les catholiques forment des séminaristes et un clergé indigène parlant latin pour édifier une Église qui soit non seulement dans la mouvance mais sous l'autorité indiscutable du magistère romain. Les Protestants, de leur côté, s'appuient bien sur des Églises, avec liturgie et confession de foi, mais leurs sociétés sont distinctes des Églises. Ils enseignent la lecture et traduisent la Bible, comptant sur le Saint Esprit pour susciter des communautés vivantes reconnaissant Jésus Christ

pour leur Sauveur. Une seconde différence essentielle, c'est le nationalisme étroit des ordres catholiques en terre missionnaire : au Congo belge, en Abyssinie devenue italienne, à Madagascar dès 1895, à Alger, au Maroc, etc., en face de l'internationalisme protestant, toujours loyaliste vis-à-vis de la puissance gouvernementale en place. Mais ces différences ne sont pas directement notre sujet.

Sectes africaines

Cette certitude des missionnaires protestants, que l'action du Saint Esprit, par le moyen des Écritures rendues accessibles au peuple dans sa langue, ferait se dresser une communauté chrétienne, s'est concrétisé maintes fois. Preuve en est le mouvement connu sous le nom de *Harrisme*.

Le « prophète » William Wade Harris était un libérien né à Garaway vers 1850. Il avait appris à connaître la Bible dans une mission méthodiste américaine. Soutier, puis instituteur, baptisé à vingt ans, il est impliqué trois fois dans des affaires de rébellion. En 1910, pendant son troisième emprisonnement, il a une vision de l'archange Gabriel qui l'« appelait » à devenir prophète et prédicateur. Il partit donc, avec pour seuls biens sa bible, un bâton terminé par une croix et une petite calebasse pour asperger les foules qui venaient l'entendre. Comme sa formation personnelle, son message était relativement simple : lutte contre le fétichisme et la sorcellerie, condamnation du mensonge, du vol, de l'adultère et de l'alcoolisme, incitation au travail, mais observation stricte du dimanche. Il admettait la polygamie, recommandait la tolérance pour les autorités administratives et la sympathie pour les Églises. Il s'adressa aux villages côtiers de la Gold Coast (Ghana) et de la Côte d'Ivoire (1913-1915). Comme c'était la (Première grande) guerre, il fut refoulé au Libéria par les autorités françaises, effrayées de l'afflux de catéchistes « étrangers ». Avant de les quitter, Harris avait fait espérer à ses fidèles la venue de « l'homme blanc porteur de l'Évangile », aussi, par la suite, furent-ils recueillis par les nombreuses missions évangéliques qui vinrent s'établir dans le pays. De ce fait, le mouvement faillit s'éteindre en 1927. Il subsista cependant. Depuis la fin de la dernière guerre mondiale, il connaît un réveil surprenant : le Néo-Harrisme (en basse Côte d'Ivoire), qui

compte actuellement environ 400 chapelles. Un clergé s'est organisé avec, à sa tête, le « légataire universel de Harris », le « pape » John Ahui, avec des prédicateurs, des apôtres; et... de nombreux hérétiques : Papa Nouveau, Marie Lalou (remplacée par Princesse Guénis), que l'indépendance de la Côte d'Ivoire a sinon encouragés, du moins largement tolérés.

Quittant l'Afrique de l'ouest pour l'Afrique centrale, voyons le *Kibanguisme*. C'est vers 1921 qu'au Congo belge, commença à prêcher Simon Kibangu (ou Kimbangou), membre de la mission baptiste de Thysville. Il avait des convulsions et des visions. Quelque temps, il vit un vieillard, pauvre et couvert de plaies, qui lui donna l'ordre d'étudier la Bible et de guérir. Il obéit et attira des foules, ce qu'encouragèrent les missionnaires anglais qui y voyaient un réveil religieux. Mais, rapidement, plusieurs disciples parlaient de chasser les Blancs, refusaient de payer l'impôt et de travailler sur les plantations au profit des Belges. Kibangu, après quelques péripéties, fut arrêté, condamné à mort, puis, grâcié par le roi, fut détenu à perpétuité à Elisabethville (Lubumbashi) où il mourut en 1950. En 1947, on pouvait croire l'affaire terminée.

En fait, le kibanguisme survécut, sans ostentation, au Congo (belge et français), en Oubangui-Chari (Empire Centrafricain), car il recommandait la lecture de la Bible, la lutte contre la sorcellerie, la guérison, annonçait le retour des morts, la libération du sol, du pays et des hommes. Kibangu apparaissait aux yeux de ses fidèles comme Moïse, David, le Christ, un apôtre (Simon-Pierre), le prophète et martyr créateur d'une Église chrétienne indigène. Et c'est bien ce qu'est devenu cet immense mouvement qui a salué avec enthousiasme, bien que dans de grands tourments, l'indépendance de ce vaste pays qui est devenu le Zaïre. L'État de Mobutu y reconnaît à l'égal des autres confessions, « l'Église de Jésus Christ sur la terre par le prophète Simon Kibangu », église qui a son siège à Nkamba, assimilé à Jérusalem, près du torrent Mpumbu (devenu le Jourdain) et qui est dirigée par un fils du prophète, Simon Kiangani Dialungana. Cette Église africaine noire a été admise au Conseil Œcuménique des Églises, il y a déjà cinq ans.

Mais, en dehors de ses enfants selon la chair, Kibangu a eu des successeurs, surtout dans le bas-Congo où il faut citer *André Matswa* et *Simon Mpadi*. Le premier était d'origine catholique. Il avait fréquenté des cercles politiques en France, étant « ancien combattant » et avait créé l'Amicale balali, pour essayer d'obtenir

des autorités métropolitaines une libération des colonies françaises d'Afrique. Son mouvement était purement politique et lui valut de nombreuses arrestations et une déportation prolongée au Tchad; il était interprété en Afrique comme une continuation de celui de Simon Kibangu. A la mort de Matswa (1942), l'attente de son prochain retour se répandit au point qu'au Congo on l'appela Jésus-Matswa et qu'on lui donna, comme à Kibangu, le qualificatif de « roi du Congo ». Il s'agissait pour les Africains de Messies qui s'étaient sacrifiés pour leurs peuples. Au Jésus européen franco-belge, on opposait Kibangu-Matswa.

En 1939, parut dans la ligne des deux premiers *gunza* (prophètes), un troisième : Simon Pierre Mpadi, qui voulait, fidèle à ses prénoms, continuer l'œuvre de Simon Kibangu et fonder comme Pierre l'Église des Noirs. Il créa donc la « Mission des Noirs », lui donna une organisation hiérarchique et prescrivit le port d'un uniforme, d'où le nom « mouvement kakiste » qu'on lui donna. Il se caractérisait par le culte des ancêtres près de leurs tombeaux, la guérison par imposition des mains, la proscription de la sorcellerie et des fétiches. Après l'arrestation de Mpadi (1944), le mouvement continua avec un congolais « belge », *Kufinu Philippe*, dit Mavonda Ntangu, sujet à des transes « provoquées » par les ancêtres. Dans ce mouvement sont indissolublement liés le culte des ancêtres et le christianisme réinterprété. Car le christianisme « classique », proposé par les Missions, était passablement critiqué en Afrique à cause de ses étroitures et de ses compromissions avec les administrations coloniales. C'est ce qui a fait le succès d'une nouvelle forme d'action religieuse ayant des implications sociales immédiates, qui a nom « *Armée du Salut* »; arrivée au Congo en 1935, elle popularisa une forme du christianisme très attirante pour les Africains, sans credo obligatoire, sans temples, sans sacrements, sans confessions, sans rupture avec la société, mais avec des rassemblements nombreux, des cantiques entraînants, des orchestres de cuivres, des témoignages vécus, une action caritative réellement désintéressée et sans particularisme ethnique ou national; et de plus, elle portait pour insigne distinctif le « S » des Simon, avec tout le symbolisme dont les Africains pouvaient le charger.

Si, pour avoir une idée de l'ensemble de l'Afrique, on pousse plus à l'est, jusqu'au Nyassa, on trouve la secte *Kitawala*,

répandue d'ailleurs en Uganda, en Zambie, au Tanganyika, en Rhodésie, au Zaïre, au Congo et dans l'Empire Centrafricain.

On reconnaît facilement dans le mot africain *Kitawala/kitawara* le mot (*Watch*) *Tower*, la Tour (de garde), avatar du mouvement créé par Charles Taze Russel et que nous connaissons assez bien sous le nom des « Témoins de Jéhovah ». Cette *Watch Tower* avait été introduite vers 1906-1907 en Afrique par un certain Joseph Booth, de Melbourne. Il eut parmi ses disciples *John Chilembwé*. Celui-ci fonda une secte anti-européenne, la « *Providence Industrial Mission* », affiliée à des mouvements noirs américains, qui aboutit en 1915 au soulèvement des Shire Highlands, soulèvement qui fut durement maté.

Le Kitawala fut introduit dans le Nyassa vers 1925 par *Tomo Nyirenda* qui se proclamait « Fils de Dieu, *Mwana Lesa* ». Il reprenait l'enseignement de la secte, qui repose sur une interprétation très spéciale de certains versets bibliques et annonce, à partir de calculs compliqués et d'événements contemporains, un millénium qui suivra d'assez près la bataille d'Armagedon entre Dieu et Satan. Les Témoins ou Kitawala africains forment une secte assez active qui recrute, selon les pays, dans les villes ou dans la fraction la plus pauvre de la population rurale. Ils ne sont pas chrétiens, quoiqu'ils l'affirment dans leurs « salles du Royaume ». Ils nient la Trinité, nient la divinité de Jésus, nient la croix, « symbole du diable ». Ils sont contre toute institution (État, armée, Église) et ces refus plaisent aux Africains qui accusent les missionnaires d'avoir dissimulé une partie de la Révélation ou gauchi les Écritures, par exemple en ce qui concerne la polygynie, le baptême par immersion pour appartenir aux 144 000 élus, etc. Les Africains peu alphabétisés sont particulièrement réceptifs à ce message qui s'appuie sur la Bible en langue locale, mais ne choisit que certains versets et en gomme d'autres, ou les sépare de leur contexte.

Et c'est ainsi que nous voyons les sectes s'éloigner toujours davantage des formes que nous connaissons. Harris était un prédicateur enthousiaste et naïf. Kibangu fut un prophète chrétien persécuté à cause des prolongements politiques de son attitude autonomiste. Il fut relayé par d'autres *gunza* de plus en plus politisés et de moins en moins chrétiens. Le Kitawala n'a plus qu'un déguisement chrétien. D'autres sectes, issues du

christianisme s'en séparent totalement. C'est ainsi que certains se proclament « Israélites ».

En 1910, le prédicateur *Enoch Mgijima*, au moment du retour de la comète de Halley qui effraya tant de gens, annonce un nouveau moyen d'approcher Dieu : c'est de devenir de pieux Israélites. En reprenant des thèmes diffusés par Chilembwé, le mouvement va croissant jusqu'en 1921. Mgijima a alors une vision : les symboles des deux puissances coloniales (Angleterre et Hollande) sont anéantis par un grand singe (les Africains). Donc, ceux-ci devaient mettre en pièces et détruire la suprématie blanche. Cela lui suffit pour se proclamer évêque et installer à Bullboek, près de Queenstown, une communauté où l'on observa le sabbat, la Pâque juive, et où l'on refusa tout net d'obéir aux lois de l'État. L'administration coloniale sud-africaine ordonna au groupe de se disperser, puis amena des troupes. Mgijima et ses « Israélites » refusèrent d'obtempérer et se firent massacrer (117 morts sur les 500 fidèles).

Cette hécatombe ne fut toutefois pas totalement inutile puisqu'une commission enquêta, découvrit de 120 à 140 organisations, et proposa des règles pour la reconnaissance officielle (et le contrôle étroit!) de ces mouvements religieux : 10 ans d'existence; croissance démontrée par six lieux de culte; formation scolaire des pasteurs; moralité des principes de la secte; capacité des ministres du culte. Mais le rapport de la *Native Church Commission* prévoyait avec clairvoyance la progression inéluctable du mouvement séparatiste.

Effectivement, il surgit, en Afrique du Sud tout spécialement, une floraison de sectes. En 1884, Nehemia Tile avait fondé une église tembu. En 1885, le chef Kgantlapane avait fondé l'Église congrégationnaliste indépendante du Betchuanaland (Botswana). En 1889, naît l'église luthérienne bapédi.

En 1892, apparut, à partir d'une mission méthodiste, la première *église éthiopiste* – « éthiopiste » parce que dans la Bible (Psaume 68/32, Actes 8/27, etc.) Éthiopie signifie Afrique – fondée par le prophète *Mangena Mokone*. Il prêchait aux ouvriers des mines d'or et refusait, avec raison, la ségrégation raciale dans l'église. Son église prend son autonomie et le mot d'ordre est « l'Afrique aux Africains ». Comme en Amérique latine après Medellín, en Afrique du Sud ségrégationniste et exploitée par les Blancs, se développa alors, sinon une théologie de la libération, au moins des religions de la libération. Un tenant de l'Église

éthiopiste, *James M. Dwane*, qui s'était séparé de l'Église noire américaine à laquelle était affiliée cette nouvelle église, chercha des contacts avec d'autres pays, dont l'Éthiopie; celle-ci prit toute sa dimension et son importance quand, en 1896, Ménélik II remporta la victoire d'Adoua sur les troupes italiennes de Baratieri, ce qui eut un immense retentissement. Ce mouvement de solidarité se retrouva d'ailleurs pendant le nouveau conflit italo-éthiopien de 1935-36, et les églises éthiopiennes virent gonfler leurs effectifs qui priaient ardemment pour la nation-sœur agressée. Toujours, les Noirs ressentirent et ressentent leur humiliation d'être asservis à des Blancs et les Églises « séparées » fournirent toujours des troupes aux rébellions (Xhosa, Zoulous, Mau-Mau, etc.).

Ce « buissonnement » (le mot anglais est *mushrooming*) des sectes n'avait pas pour seul symbole l'Éthiopie lointaine et idéalisée; mais faute de pouvoir agir concrètement et se libérer effectivement, on cherchait une sorte de ségrégation symbolique du monde ambiant, décevant, raciste, oppresseur et sans espoir, en valorisant certains groupes ecclésiastiques, messianiques et millénaristes comme les églises éthiopiennes, mais orientés différemment et connus sous le nom d'*Églises sionistes*, inspirées par la *Christian Catholic Apostolic Church in Zion* (de 1896, à Zion City, Illinois, U.S.A.). Elles sont nombreuses et sont toutes du type suivant : On choisit une colline qu'on appelle Sion. On y bâtit une ville « sainte » : la Nouvelle Jérusalem. Là, on est sûr d'obtenir la santé, par triple immersion dans un « Jourdain » local, après confession publique des péchés, et par le bain de pieds rituel périodique. Tout se ramène à la guérison et au salut, à des exorcismes accompagnés de chants, qui donnent la guérison et la délivrance de l'angoisse; car, en fin de compte, il s'agit de guérir non seulement les individus mais la société, avec des modalités diverses : pleurs, purgatifs, vomissements (cf. les *Mandoa*, les « vomisseurs », de Madagascar), et avec des interdits stricts à observer.

Dans ce Sud africain, les Églises séparatistes s'organisent selon leurs schémas politiques ancestraux. Là où l'on connaissait des royaumes plus ou moins despotiques, on voit des églises éthiopiennes sur le modèle aristocratique couronné par le Lion de Juda. Là où fonctionnaient de petites chefferies patriarcales, les Églises fonctionnent selon un congrégationalisme « sioniste » où l'on attend le Messie consolateur. Ce mouvement se poursuit de

nos jours, entretenu par l'*apartheid*, comme le bouillonnement religieux lui-même, et l'on comptait en 1976 au moins six mille huit cents « mouvements religieux » en Afrique Bantoue. Cette même année, l'Afrique comptait 423 millions d'habitants. Sur 1 000 Africains, 174 pratiquent les vieilles religions africaines, 417 sont musulmans et 406 sont chrétiens, dont 162 catholiques et 244 protestants, anglicans, orthodoxes ou évangéliques. (Chiffres établis par le D^r David Barret.)

III CONDITIONS D'APPARITION DES SECTES

On peut esquisser une phénoménologie de ces mouvements et montrer qu'ils se développent surtout en périodes de crises, de mutation, d'insatisfaction profonde, et qu'ils traduisent une recherche d'équilibre existentiel.

Il est certain que le protestantisme, qui est revendication de liberté, de responsabilité, de foi personnelle, de libre-examen et de sacerdoce universel, favorise, pour ne pas dire provoque, le mouvement de sécession. Quand les conditions sociales, politiques, culturelles, paraissent des impasses et qu'elles dépassent le seuil du tolérable, si ce n'est pas la rébellion armée, c'est la solution sectaire qui apparaît; parfois d'ailleurs les deux fusionnent, comme on l'a déjà vu aux tout premiers siècles de notre ère.

En Afrique, les contraintes sont la faim, la maladie, la mort, l'incompréhensibilité des événements, la soif de liberté, de dignité, de respect, de considération. Et c'est ce à quoi répondent, à grands traits, les « sectes » (mais le mot n'est jamais employé en Afrique), avec la chasse aux sorciers, les exorcismes, les adoricismes, la recherche de la fécondité et l'appartenance à un petit groupe où l'individu se purifie de ses fautes, se libère de ses complexes, et aussi, rassuré, exerce une fonction, reçoit des insignes ou un uniforme.

En dehors des raisons individuelles qui ne sont qu'esquissées, il y a des conditions plus collectives, en quelque sorte statistiques. Un sociologue, le D^r David Barrett, a essayé d'établir une

« échelle de tension religieuse » qu'il appelle *Zeitgeist*, qui permettrait de prévoir l'apparition nécessaire d'une secte dans une population noire donnée. Cette échelle comporte 18 critères ou questions. Selon ces critères, s'ils sont positifs, les probabilités de sécession sont les suivantes :

- 0 à 5 : immobilité
- 6 et 7 : séparatisme marginal
- 8 à 12 : tendance forte
- 13 et + : séparation inévitable.

Il ne peut être question d'en discuter ici et maintenant. Cette « échelle » est essentiellement faite à partir des mouvements africains et pour eux. Il serait intéressant de tenter d'en construire une autre pour des contextes socio-religieux différents, ou d'établir la série de conditions selon laquelle une personne est susceptible de devenir membre d'une secte. Mais nous devons nous en tenir à notre sujet.

Pour conclure, disons que nous n'avons fait qu'esquisser quelques épisodes de la pénétration et de l'évolution du christianisme en Afrique. Il faut au moins faire une très brève allusion à deux autres religions asiatiques qui s'y sont implantées et sont devenues africaines : le judaïsme et l'islam.

Il aurait été intéressant de parler de la plus ancienne secte juive connue, coupée du reste du judaïsme plusieurs siècles avant notre ère (x^e siècle, Salomon? - vi^e siècle, Jérémie?), les Falacha, découverts avec stupéfaction vers 1810-1829.

Il aurait été intéressant aussi de montrer la transformation de l'islam qui, en Afrique, a besoin d'intermédiaires (marabouts) et s'organise en grandes confréries (Senoussi, Ahmadyia, Tidjanyia, Mourides), ou vire dans le syncrétisme de la secte iranienne que nous connaissons sous le nom de foi baha'ie.

Mais pour durer, judaïsme et islam sont devenus noirs et ont parlé la langue locale. C'est ce que n'a pas su faire le christianisme pied-noir de l'Ifrikyia, mais qu'a réussi le christianisme copte qui, lui, a résisté aux musulmans arabes et aux Turcs.

C'est sous les traits noirs africains que se présente désormais une partie du christianisme en Afrique : Harrisme, Kibanguisme, Églises éthiopiennes ou sionistes, et ces « mouvements religieux » pour ne plus les appeler « sectes », sont l'aspect vivant de l'Église,

même si nous sommes déconcertés, même si nous sommes profondément choqués par les traits sataniques du Kitawala ou d'autres mouvements qui ne sont pas chrétiens.

Doit-on voir dans ces sectes, quand elles se réclament réellement du Christ, la preuve de l'échec des missionnaires? D'un point de vue catholique romain, dans la mesure où ces Églises noires échappent au magistère pontifical, on pourrait répondre affirmativement, probablement. Mais nous sommes après Vatican II! D'un point de vue protestant, la réponse est franchement négative, car, si certains mouvements religieux aberrants ont des aspects choquants et diaboliques, beaucoup d'autres sont des traductions africaines de l'Évangile et attestent la réussite des missionnaires qui ont su s'effacer et ne pas imposer leurs modèles occidentaux. Ils sont surtout le signe de l'action persévérante, que nous sachions la discerner ou non, de l'Esprit Saint que nous confessons.

Louis MOLET

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ANDERSSON, E., *Messianic popular Movements in the Lower Congo*, Uppsala, 1958.
- BAETA, C.G. (edit.), *Christianity in Tropical Africa*, Oxford, 1968.
- BARRETT, D.B., *Schism and Renewal in Africa*, Oxford, 1968.
- DESANTI, D., *Côte d'Ivoire*, Lausanne, 1962.
- DUFOURCQ, A., *Le christianisme antique*, Paris, 1939.
- LANTERNARI, V., *Les mouvements religieux des peuples opprimés*, Paris, 1962.
- MARROU, H.-I., *Saint Augustin et l'Augustinisme*, Paris, 1956.
- MBITI, J., *Religions et philosophie africaines*, Yaoundé, 1972.
- SEDES, J.-M., *Histoire des Missions françaises*, Paris, 1950.
- SHEPPERSON et PRICE, *Independent African : John Chilembwe and the Nyasaland Rising of 1915*, Edinburg, 1958.
- SUNDKLER, B.G.M., *Bantu Prophets in South Africa*, London, 1961.
- ZAHAN, D., *Religion, spiritualité et pensée africaines*, Paris, 1970.



le Supplément

Paris, septembre 1978, n° 126
 Louis MOLET
 "Vues protestantes sur les
 Sectes chrétiennes en
 Afrique".
TIRÉ A PART

Réveil religieux et

23 MARS 1982
Fonds Documentaire

28 FEV. 1980

~~Sectes~~
O. K. S. I. O. M.

~~Collection de Référence~~

Extrait du "Supplément"

N° : 82/H/01123

Cote : B

ÉDITIONS DU CERF

